

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pyjama

Andrée Le Bel

Volume 26, Number 6 (156), December 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Bel, A. (1984). Pyjama. *Liberté*, 26(6), 51–57.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ANDRÉE LE BEL

PYJAMA

Je ne peux oublier ce vendredi, 19 janvier 1982. C'était pourtant une journée comme les autres. J'ai battu un œuf dans du brandy et je l'ai avalé d'un trait en fermant les yeux. J'ai ramassé le journal sur la galerie et je l'ai feuilleté rapidement pour trouver les résultats sportifs. Les Canadiens avaient encore perdu. J'ai mis mes bottes et mon manteau de mouton. J'ai embrassé ma femme et je suis parti avec mes deux enfants que j'ai laissés devant la porte de leur école. Comme d'habitude.

J'ai stationné mon auto à la place qui m'est réservée moyennant une mensualité fort respectable. J'ai couru autour du terrain pour me dégourdir les jambes. Le soleil m'aveuglait. En respirant de grandes bouffées d'air frais, j'ai marché jusqu'à l'entrée principale de l'édifice gouvernemental où je travaille depuis vingt-trois ans. Nous étions des dizaines à entrer. Plusieurs m'ont regardé, personne ne m'a parlé. Le matin tout le monde est pressé.

Dans l'ascenseur, nous étions une vingtaine, entassés les uns sur les autres, à surveiller les numéros d'étages qui s'allumaient successivement. Quand la porte s'ouvrait, quelques-uns s'engouffraient dans les corridors. C'est aussi ce que j'ai fait au treizième étage. Tout normalement.

J'ai fait quelques pas à droite pour m'engager ensuite dans un long corridor. Au bout, j'ai tourné à gauche avant de traverser la salle de l'informatique.

Finalement, je suis arrivé au bureau des permis de conduire. Mon minuscule réduit est situé au fond, dans un recoin de ce labyrinthe. Il faut être attentif pour retrouver son chemin.

En passant près de la réceptionniste, je me suis versé un café. Je ne lui ai pas parlé, elle ne m'a pas regardé. J'ai suspendu mon manteau sur la patère à côté de mon bureau et je me suis assis. J'ai retrouvé mes papiers tels que je les avais laissés la veille. Pour la forme, car je fais toujours la même chose, j'ai établi le programme de ma journée pendant que les autres lisaient leur journal ou commentaient les émissions de télé de la veille. Personne n'est venu vers moi, personne ne m'a adressé la parole. Il faut dire que je n'aime pas les bavardages inutiles. Quand on me parle de la température ou des derniers meurtres, je me contente souvent de grogner.

Soudain, et c'est là que tout s'embrouille, j'ai réalisé que j'étais en pyjama. Ne croyez pas que je me sois présenté ainsi par bravade; non, je n'étais même pas conscient que je m'affichais dans une tenue... disons d'intérieur. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Je revois certaines séquences sans pour autant comprendre. Il y a des trous dans ma mémoire. Une simple distraction, sans doute.

J'ai regardé autour de moi et c'est alors que je les ai vus, mon patron en tête, s'avancer dans ma direction. Je ne sais pas ce qui m'a pris. D'un seul élan, je me suis levé et j'ai enjambé une caisse de brochures qu'on venait de livrer. Dans ma précipitation, j'ai fait tomber quelques téléphones. Je courais en essayant de repérer les sorties et en maudissant ma femme de m'avoir offert ce pyjama pour mon anniversaire. Je ne savais plus où aller. Je n'avais qu'un seul désir: leur échapper.

Je me suis emparé d'une paire de ciseaux qui traînait sur un pupitre. Je ne me souviens pas de les avoir menacés mais je voulais leur faire peur pour qu'ils s'éloignent. Je jetais des annuaires téléphoniques et des dossiers derrière moi pour les empêcher de me rejoindre. Si j'en juge par leur réaction, ils ont cru

que je voulais saccager le bureau. Quelle erreur! Je voulais simplement retourner chez moi. Je voulais enlever ce maudit pyjama qui me couvrait de ridicule.

Toutes les issues étaient fermées. Mes collègues avaient formé un cordon autour de moi. Ils m'ont finalement coincé dans la pièce de la photocopie. Au même moment, deux hommes vêtus de blanc sont arrivés. Je ne les connaissais pas. Avant même que j'aie eu le temps de réagir, ils étaient derrière moi et me forçaient à laisser tomber mes ciseaux. Je criais et me débattais. Ils m'ont attaché et amené. Tout s'est passé très vite. Je n'avais même pas eu le temps de boire mon café.

Dans l'ascenseur, un homme que je n'avais jamais vu tenait une clé dans le tableau d'affichage. Après une descente vertigineuse, les portes se sont ouvertes au rez-de-chaussée. Une ambulance attendait.

Nous avons traversé la ville, clignotants et sirènes en alerte. Je n'ai jamais compris pourquoi ils étaient si pressés. Je leur ai dit de prendre leur temps mais ils n'ont pas ralenti. On aurait dit qu'ils ne m'entendaient pas.

Tout aurait été différent si mon patron n'avait pas cherché continuellement à me prendre en défaut. Depuis son arrivée dans notre division, il espère se débarrasser de moi. Il m'en veut. Pourtant, je me suis toujours acquitté de ma tâche consciencieusement. En tant que citoyen et employé de l'État, j'ai pris mes responsabilités.

L'an dernier par exemple, pendant la période des Fêtes, j'ai consacré mes vacances à faire réfléchir des automobilistes. Je n'étais pas obligé de faire ça. J'ai écrit personnellement à une centaine d'entre eux pour leur donner des conseils de conduite et les inviter à la prudence. En même temps, je les ai prévenus qu'ils étaient étroitement surveillés. Ils ont sûrement dû faire attention.

Si mon patron avait reconnu mes loyaux services, il m'aurait dit, sans me brusquer, que j'étais en

pyjama. Ce n'était pas la peine d'ameuter tout l'édifice et même des étrangers. Je serais aussitôt rentré chez moi et sans déranger qui que ce soit, j'aurais mis mon gilet à ronds de cuir. Je n'ai jamais porté mes beaux vêtements pour aller au bureau. La paperasse est tellement salissante.

Un détail me tracasse beaucoup. A vrai dire, j'y pense jour et nuit. Quand j'ai quitté la maison, ma femme m'a accompagné jusqu'à la porte comme elle le faisait chaque matin. Elle n'a rien dit à propos de mon pyjama. Et mes enfants n'ont rien dit non plus. Ce n'est quand même pas normal. C'est ça que je ne comprends pas.

Ma femme voudrait que j'oublie tout ça. Elle refuse de s'expliquer. C'est facile de comprendre qu'elle est de connivence avec mon patron. Elle veut que je me repose. Mais l'oisiveté ne m'a jamais été bénéfique. J'ai travaillé toute ma vie et ce n'est pas maintenant que je vais me laisser aller à la paresse. D'ailleurs, je suis très occupé. Entre autres, je surveille le téléphone.

Ça fait au moins deux mois, peut-être même trois, que je suis absent du bureau et personne ne m'a encore téléphoné pour savoir comment procéder avec mes dossiers. Cela ne saurait tarder. Le temps presse. J'avais une tâche importante au gouvernement, de lourdes responsabilités. J'envoyais les avis de suspension des permis de conduire. C'est sérieux. Un avis de suspension ne peut pas attendre. En ce moment, il doit y avoir sur la route des automobilistes qui n'ont plus le droit de conduire. Ils ignorent que leur permis est suspendu. Ou plutôt, ils le savent mais se réjouissent de n'avoir reçu aucun avis. Je les connais; ils espèrent que la machine s'est enrayée ou que leur dossier a été égaré. Heureusement, je veille. Je transmets des signaux sur les ondes de la radio pour que les policiers puissent les repérer.

Je suis certain que personne n'a pu s'occuper de mes dossiers. J'avais une façon bien personnelle de les classer. J'ai eu tout le temps nécessaire pour mettre au point un système complexe. L'automne dernier,

quand mon patron m'a suggéré de prendre quelques semaines de repos (toujours ce maudit repos qu'ils veulent m'imposer même si je hurle que je ne suis pas fatigué) j'ai élaboré mon plan. Patiemment, jour après jour, j'ai égaré des documents importants et mélangé judicieusement certaines formules.

Je restais au bureau presque tous les soirs. Après les heures de travail, j'étais plus tranquille pour établir mon système de classement; personne pour remarquer ou corriger mes «erreurs».

Mon patron a bien essayé, encore une fois, de me freiner. Il ne pouvait supporter l'idée que je travaille quelques heures de plus que lui. Il avait peur que je prenne sa place, c'est bien évident.

Sans prévenir, il m'a jumelé avec un nouvel employé qui avait pour mission d'alléger ma tâche. Ce jeune homme venue de je ne sais où, était d'une incompétence inimaginable et d'une prétention inouïe. Il ne demandait rien, il croyait tout savoir. Il disait toujours oui, mais n'en faisait qu'à sa tête. J'ai dû faire plusieurs démarches pour retrouver ma liberté. C'est finalement le directeur général du bureau des permis de conduire qui m'a aidé. Il a été très compréhensif quand je lui ai expliqué, preuves à l'appui, que ce jeunot alourdissait ma tâche. Une semaine plus tard, le nouveau venu a été prié d'aller faire valoir son haut savoir à l'étage inférieur. Mon patron ne m'a jamais pardonné d'avoir rencontré son supérieur à son insu.

Cet incident a confirmé ce que je pensais, à savoir que le classement uniformisé permettait à n'importe qui de me remplacer. Aussi, j'ai intensifié mes efforts pour traiter mes dossiers de façon... disons originale.

C'est en passant devant un magasin de fournitures scolaires que j'ai eu une idée géniale. Ça s'est mis à scintiller dans ma tête. Je suis entré et j'ai fait provision d'étoiles de toutes les couleurs. La caissière croyait que j'étais directeur d'une école élémentaire.

J'ai placé les boîtes dans le coffre de mon auto en les enveloppant dans une couverture pour éviter que

l'humidité les déforme. Chaque matin, j'en apportais quelques-unes au bureau. Lentement, j'ai commencé à coller une étoile rouge par-ci, une étoile bleue par-là. Depuis mon entrée en fonction, les formules ont toujours été les mêmes. Et elles sont toutes de la même couleur: gris sale. Même pas de nuance dans la teinte. Je n'ai pas pu résister à l'envie de les personnaliser.

Mon initiative a créé bien du remous dans le bureau des permis de conduire. Les autres employés voulaient connaître le code de mes étoiles. Je me suis bien gardé de le leur dévoiler. Il ne faut jamais faire confiance à un fonctionnaire. Moi, j'étais l'exception. Je sais exactement ce que je vaudrais. Je ne suis pas du genre à m'enfler la tête parce que je détiens un emploi à vie.

Certains m'ont invité à manger avec l'espoir de me faire parler. Mon patron m'a même amené boire une bière. Je n'ai rien dit.

En fait, il n'y avait pas de code. Je variaais la couleur et le nombre selon l'inspiration. Parfois, j'en collais une seule dans le coin supérieur, à droite de préférence, et parfois j'allais jusqu'à dix ou douze sur le même avis de suspension.

Je me souviens d'une dame Laverdure qui s'est offusquée parce que j'avais disposé des étoiles, vertes il va sans dire, autour de son nom. Elle a crié à l'injure et dénoncé, dans une lettre ouverte aux journaux, le manque de sérieux des employés de l'Etat. J'ai bien ri. Cette publicité m'a cependant valu un sévère avertissement de mon patron et l'ordre de faire disparaître toutes mes étoiles. J'ai quand même continué à en coller discrètement dans mes dossiers. Pour m'y retrouver.

Il ne faut pas perdre de vue que le beau pyjama multicolore que ma femme m'a donné est à l'origine de mes ennuis. Ce n'est pas sans raison que je la soupçonne d'avoir tout orchestré. A-t-on idée d'offrir un pyjama en cadeau d'anniversaire! Mais il faut voir le bon côté des choses. Maintenant que j'ai compris, je l'en remercie. Ça me permettra d'apporter ma con-

tribution à de grandes victimes.

J'ai remarqué que certaines personnes autour de moi sont brimées dans leur expression. J'ai été envoyé pour remédier à cette anomalie. Sans moi, je ne sais pas ce qu'elles deviendraient. Les autres ne savent pas encore que je suis leur libérateur. Je ne me suis pas identifié. Pour l'instant, j'observe.